



Open Access Repository
www.ssoar.info

Les malaises de la modernisation roumaine: le moment 1848 et la democratie

Alexandrescu, Raluca

Veröffentlichungsversion / Published Version
Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Alexandrescu, R. (2006). Les malaises de la modernisation roumaine: le moment 1848 et la democratie. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 6(4), 867-883. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-56250-3>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Comercial-NoDerivatives). For more Information see:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Les malaises de la modernisation roumaine

Le moment 1848 et la démocratie

RALUCA ALEXANDRESCU

Un an avant la révolution de 1848 dans les Principautés roumaines, les diplomates français accrédités à Iassy et à Bucarest manifestaient leur angoisse quant à un danger qui guetterait les grandes familles roumaines et l'influence exercée par la France dans cette région. Il s'agit d'une politique de découragement des études en France des jeunes boyards moldaves ou valaques, comme le note anxieusement le consul Codrika à l'attention du ministre François Guizot:

«Plusieurs journaux ont annoncé que le gouvernement moldave a proposé à l'Assemblée générale une loi qui déclare déchu de ses droits civils et politiques tout sujet moldave qui fera son éducation en France. Aucune proposition de ce genre n'a encore été portée à l'Assemblée, réunie en ce moment à Iassy, mais elle s'occupe d'organiser un système d'instruction publique dont quelques dispositions, notamment l'ouverture du cours d'un degré supérieur, pour lesquels on ferait venir des professeurs de l'étranger, jointes à l'offre faite par le gouvernement russe de plusieurs places gratuites dans les écoles des cadets, en faveur des jeunes moldaves, sont regardées comme le commencement de l'exécution d'un plan, ayant réellement pour but de détourner les familles aisées d'envoyer leurs enfants compléter leur éducation dans nos écoles»¹.

Sans avoir une forte attache dans la réalité des faits, car les jeunes boyards ont bel et bien continué de faire leurs études à Paris ou ailleurs, ce petit extrait des rapports consulaires français témoigne d'un certain état d'esprit qui dominait déjà, d'une manière claire, les tendances intellectuelles des Moldaves et des Valaques dans cette période. Ces tendances vont dans la direction d'une absorption pragmatique des faits et des gestes culturels français, qui vont même – comme on l'apprend toujours des rapports consulaires rédigés dans cette période² – jusqu'à la volonté d'implanter le programme d'études français dans certaines écoles des deux Principautés. En ignorant quelques fois les prétentions du protectorat russe, qui, selon les observations des diplomates français³, était à l'origine de cette politique

¹ *Documente privitoare la istoria românilor*, culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, vol. XVIII, *Corespondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1847-1851)*, publicate după copii de la Academia Română de Nerva Hodoș, cu indice alfabetic de nume de N. Iorga, București, 1916, *Codrika pour Guizot*, le 1 Mars 1847, Jassy, p. 5

² *Ibidem*, D. de Nion pour Guizot, sur le lycée de Bucarest et sur les professeurs français, Bucarest, le 9 Octobre 1847, p. 35: «En exécution de la loi relative à l'instruction publique, et que j'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Excellence, le 10 Septembre dernier, le Hospodar de Valachie vient d'instituer à Bucarest un lycée dont l'organisation et le plan d'études sont calqués, aussi exactement que possible, sur le modèle de nos collèges Royaux».

³ *Ibidem*, D. de Nion pour Guizot, sur la loi d'organisation de l'enseignement, Consulat de Bucarest, le 10 Septembre 1847, p. 29, «Votre excellence sait avec quel déplaisir la Cour protectrice voit

officielle menée par les Princes de la Moldavie et de la Valachie, ceux-ci vont eux-mêmes déployer des intenses diligences afin de faire admettre leur progéniture dans les grandes écoles françaises. Le cas du Prince Bibesco, qui arrive finalement à voir son fils se faire admettre, par intervention du roi de France¹, à l'École militaire de Saint-Cyr, est suggestif dans ce sens.

Ces petites remarques découvertes dans les rapports consulaires rédigés à la veille de la révolution de 1848 constituent un bon exemple d'un phénomène qui s'accélère à l'époque; il s'agit d'une hâte toujours croissante d'immersion de la culture politique et historique roumaine dans une actualité occidentale qui montre, par sa présence même, les décalages de développement criants. C'est une question dont les membres de cette génération devenaient de plus en plus conscients, car Alecu Russo notait, en faisant le point sur cette période, que la Moldavie avait vécu en 16 ans, de 1835 en 1851, «plus qu'en 500 ans, depuis sa fondation par Dragoș et jusqu'à l'époque de nos parents»². C'est le signe que, déjà, la génération de 1848 était devenue consciente du tournant constitué par la pratique des voyages et d'expérience de l'Occident, pratique qui avait été suggérée par un des boyards éclairés de la génération précédente, Dinicu Golescu³. Celui-ci avait été peut-être le premier à donner voix à ce «complexe de l'Occident»⁴ qui hantera ensuite plus d'une génération d'intellectuels roumains, en situant finalement les fondations du débat sur la modernisation dans la découverte d'une «attitude juste» envers les modèles formateurs pour la culture démocratique roumaine. C'est précisément cette quête du modèle le meilleur qui va configurer un certain modèle de la «contre-démocratie»⁵, d'une démocratie alliée à ses pires ennemis.

La problématique de la formation des jeunes intellectuels à l'étranger⁶ s'impose avec une acuité croissante. Comme Paris est d'habitude à l'époque leur destination

l'usage où sont les principales familles des Valaques d'envoyer leurs enfants faire leurs études à Paris».

¹ Les dépêches diplomatiques durant l'année 1847 montrent en effet combien soutenus ont été les insistances du Prince Bibesco, finalement couronnées de succès après un premier refus de la part du ministre français de la Guerre. V., par exemple, dans la même collection cf. *supra*, D. de Nion pour Guizot, sur l'admission du fils du Prince à Saint Cyr et sur la Société des Étudiants Roumains à Paris, le 16 Septembre 1847, p. 31.

² Alecu RUSSO, *Studie moldovană*, în *Cântarea României*, București, 1971, pp. 9-10, cité par Alexandru ZUB, in *Cunoaștere de sine și integrare istorică*, Editura Universității A.I. Cuza, Iași, 2004, p. 14.

³ Le rôle joué par Dinicu Golescu dans le présage de la modernité roumaine est longuement discuté par Andrei PIPPIDI, qui parle de ce boyard éclairé comme du «premier roumain moderne»: «Après 1830, la modernisation et la démocratisation des structures sociales et politiques a été l'obsession de deux générations d'intellectuels». (Andrei PIPPIDI, «Identitate națională și culturală. Câteva probleme de metodă în legătură cu locul românilor în istoria universală», in IDEM, *Despre statui și morminte. Pentru o teorie a istoriei simbolice*, Polirom, Iași, 2000, p. 95.)

⁴ C'est en fait une paraphrase de la formule utilisée par Sorin ANTOHI dans «La originele utopismului românesc – mentalități și evenimente», in Alexandru ZUB (coord.), *Cultură și societate. Studii privitoare la trecutul românesc*, Editura Științifică, București, 1991. Antohi parle, en citant lui même G. Călinescu, d'un «complexe Dinicu Golescu», c'est à dire d'une «admiration face à l'Occident qui coexiste longuement avec les tentatives d'importation des solutions pour les problèmes orientaux». (Sorin ANTOHI, «La originele utopismului românesc...cit.», p. 210.)

⁵ J'utilise la formule avancée par Pierre Rosanvallon dans son dernier livre, *La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance*, Seuil, Paris, 2006.

⁶ Sur le poids de cette migration estudiantine dans la formation des intellectuels roumains au XIX^e siècle, v., par ex. Elena SIUPIUR, «The Training of Intellectuals in South-East Europe

principale, on ne saurait s'interroger sur l'avènement de la modernité politique roumaine sans questionner la portée de cette influence majoritairement française dans cette période et les résultats, dans la compréhension de la «démocratie» à travers les outils intellectuels fournis par la culture française¹.

En même temps, saisir la modernité politique roumaine de la seconde moitié du XIX^e siècle à travers le discours intellectuel de l'époque pose d'emblée un problème de choix méthodologique; d'autre part, cette démarche exige une explication de la lecture possible de cette modernisation à travers les aventures conceptuelles de la démocratie. En vérité, pourquoi faire une interprétation de ces phénomènes par l'intermédiaire d'une analyse de la démocratie? Ou encore: quelle serait la pertinence, pour une enquête concernant la production intellectuelle de la démocratie et la modernisation politique, le grand débat de 1848, qui a mis ensemble des concepts tellement épars et diffus dans leur compréhension démocratique tels que la Nation (identifiée ou même quelques fois remplacée par le Peuple) et la Révolution, dans le discours politique et dans l'avènement d'une certaine démocratie à la roumaine²? La proposition de lecture que j'avance ici va dans une direction qui est celle, plutôt, de la démocratie manquée, d'un concept qui a été associé par la plupart des auteurs de 1848 à des valeurs et identités collectives, choix lourd en conséquences pour le développement de la démocratie et du parlementarisme roumain au XIX^e et, pourquoi pas, aussi du XX^e³. Le révolutionnaire Nicolae Bălcescu, participant aussi à l'épisode transylvain de 1848, beaucoup plus violent que celui que les Principautés en avaient été les témoins, écrivait rempli d'une admiration presque religieuse, en 1851: «Horia saisit la hâche dans ses mains et, en la trempant dans du sang hongrois et allemand, écrit avec elle les droits de la nation roumaine et le programme politique et social de ses révolutions futures»⁴.

during the 19th Century. The Romanian Model», *Anuarul Institutului de istorie și Arheologie «A.D. Xenopol»*, XXIII/2, 1986, pp. 469-490.

¹ Cette position privilégiée de la culture française comme appui pour la culture démocratique roumaine naissante de l'époque est généralement admise par les historiens. V., par exemple, Andrei PIPPIDI, *Despre statui și morminte...cit.*, p. 97, qui parle de Paris devenu, à partir de 1830, la «capitale intellectuelle de la Roumanie», ou bien Alexandru ZUB et Dumitru IVĂNESCU (coord.), *Franta, model cultural și politic*, Academia Română, Institutul de Istorie «A.D. Xenopol», Junimea, Iași, 2003. L'influence française est, en outre, un sujet amplement traité non seulement par les historiens, mais aussi par les historiens et critiques littéraires qui s'occupent de cette période. La liste deviendrait, dans ce sens, trop longue pour la reproduire d'une manière exhaustive.

² J'utilise comme appui méthodologique le rapport établi par Reinhart KOSELLECK entre le concept de révolution et la modernité politique européenne: «Il existe peu de termes qui soient aussi largement répandus et qui appartiennent de manière aussi évidente au vocabulaire politique moderne que celui de révolution». (Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Éditions de l'EHESS, Paris, 2000, p. 63.)

³ V., sur ce sujet, Daniel BARBU, *Politica pentru barbari*, Nemira, București, 2005. Daniel Barbu parle d'une résistance à la démocratie qui serait «une constante du régime parlementaire roumain» au XIX^e siècle, résistance issue d'une certaine conception sur l'avènement des droits collectifs: «La qualification individuelle pour l'exercice du droit de vote ne pouvait être que le résultat historique de la qualification supérieure et définitive de la nation sur la scène internationale» (Daniel BARBU, *Politica...cit.*, p. 76, la trad. nous appartient).

⁴ Nicolae BĂLCESCU, «Mișcarea românilor din Ardeal la 1848», publiée dans la revue *Junimea Română*, I, nr. 2, in *Opere*, II, *Scrieri istorice, politice și economice 1848-1852*, édition critique de G. Zane și Elena Zane, Editura Academiei RSR, București, 1982, p. 114 (la trad. nous appartient).

*La « démocratie » roumaine
entre deux régimes d'historicité¹*

Je ne me propose naturellement pas de répondre d'une manière exhaustive à ces questions qui représentent, en fait, un malaise intellectuel chronique face aux incertitudes de la modernité roumaine². Mon but est seulement de reprendre à nouveau frais ces questions et de proposer une lecture faite dans une perspective méthodologique différente – l'histoire conceptuelle. J'essaie d'appliquer cette lecture à quelques représentants de la génération matricielle de 1848 et tenant compte des liens qu'ils développent ou, au contraire, ils oublient, dans la génération précédente, celle de Ionică Tăutul ou, encore, de Dinicu Golescu.

L'interrogation en miroir de ces deux générations n'a aucunement comme fondement un certain fond évolutionniste qui se proposerait de montrer comment, d'une génération à l'autre, la pensée politique roumaine s'est enrichie de nouveaux concepts et de nouvelles interprétations par rapport à ceux déjà existants. Ou bien comment la logique interne d'hérédité de cette pensée roumaine a pu faire accroître la cohérence intellectuelle du portrait culturel de la «démocratie» roumaine. Bien au contraire. Je suis partie d'un constat général concernant les sens de la modernité³ comme puisant dans une nouvelle perception du temps, en général, et du temps historique, en particulier; il y a, d'une part, l'histoire jusqu'à la Révolution française, agissant comme articulation du présent et du futur, et il y a, d'autre part, le changement produit à cette époque-là, dans le caractère manipulable de l'histoire⁴: on abandonne ce temps linéaire et continu, source d'inspiration pour les générations présentes, et on commence à vivre l'histoire dans ses articulations diagnostiques et prédictibles⁵. Ce travail, la génération de 1848, qui se situe aussi aux racines du parlementarisme roumain du XIX^e siècle, ne l'a jamais vraiment fait, en remplaçant l'ouvrage du discours conceptuel en ouvrage uniquement de la réalité ou du passé historique⁶. Tandis que, pour la modernité occidentale d'après la révolution de 1848, ce travail exercé sur le futur transforme le discours avec l'histoire dans un discours pour l'histoire, dans ses côtés maniables, prédictibles à l'aide, surtout au XIX^e siècle, de ce que l'on appelle la nouvelle science. Comme le remarquait l'historien allemand, la genèse de l'État moderne pourrait alors se retrouver dans la lutte incessante contre les prophéties religieuses et politiques de tout ordre⁷. En utilisant les catégories

¹ J'utilise cette formule dans le sens proposé et expliqué par François Hartog, comme un outil mis à la disposition de l'espace polémique et chargé d'attentes qui se crée entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente: «Partant des diverses expériences historiques, le régime d'historicité se voudrait un outil heuristique, aidant à mieux appréhender, non le temps, tous les temps ou le tout du temps, mais principalement des moments de crise du temps, ici et là» (cf. François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Seuil, Paris, 2003, p. 27).

² Sur le problème de la modernisation politique au XIX^e siècle roumain, v., par exemple, Daniel BARBU, «La modernisation politique: une affaire des intellectuels?», *Studia Politica. Romanian Political Science Review*, vol. I, no. 1, 2001, pp. 57-71.

³ Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé...cit.*

⁴ *Ibidem*, p. 51.

⁵ *Ibidem*, p. 20.

⁶ Sur le sujet de l'écart entre le parlementarisme roumain et la démocratie, v. Daniel BARBU, *Politica... cit.*, p. 78: «L'élite libérale roumaine a traité la modernité non pas comme une reconnaissance philosophique et comme une pratique universelle des droits individuels d'ordre civil et politique, mais comme un pouvoir exercé sur les mots» (la trad. nous appartient).

⁷ Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé...cit.*, p. 25.

métahistoriques de l'«expérience» et de l'«attente», on pourrait alors rechercher «comment dans chaque présent, les dimensions temporelles du passé et du futur avaient été mises en relation»¹. Et se demander, en essayant d'appliquer une méthodologie similaire au cas roumain, quel était le «régime d'historicité» de chaque période du XIX^e siècle roumain, ou autrement dit quelle est la manière dont une société «traite son passé et en traite»². Plus clairement, quels sont les rapports que la génération de 1848 établit, d'une manière plus ou moins consciente, avec les éléments de discours politiques proposés par la génération précédente.

La démocratie « d'ailleurs » et la rupture des nos Anciens et nos Modernes

En effet, 1848 propose un cas à part dans la pensée politique roumaine. Tandis que le discours mythologique fondateur est à l'ordre du jour³, et que les éléments de l'auto-identification symbolique se retrouvent dans les exploits des antécédents, la pratique discursive est renvoyée au contraire vers les repères intellectuels formateurs de la génération de 1848 qui sont, comme on va le voir, généralement français. Loin d'être un lieu de rencontre, le moment 1848 se révèle alors comme le symptôme d'une distance qui se creuse entre le passé et le présent; cette controverse surplombe une société qui essaye, tant bien que mal, de se configurer dans une nouvelle attitude envers son passé, d'une part et dans une attente impatiente de la liberté⁴, d'autre part, comme expression d'une exaltation révolutionnaire et non d'un projet démocratique cohérent, qui va, de plus en plus, gagner la partie majoritaire dans le discours révolutionnaire de 1848.

Le particulier de cette démarche est que, à la différence de la grande querelle des Anciens et des Modernes, qui pose le problème du rapport avec le passé comme nécessité d'introduire la «nouvelleté», à la différence des Anciens, qui eux, cherchaient la légitimation dans le passé glorieux et la tradition⁵, les penseurs roumains ne peuvent pas rejeter d'emblée cette tradition, qui est la seule à légitimer, dans leurs esprits, la démarche nationale et de construction identitaire; mais, de l'autre côté, il plongent dans une Modernité européenne qui est issue d'un rapport polémique aux temps historiques et à la liberté des Anciens.

La philosophie politique de la modernité, née, comme on a souvent dit⁶, d'un abandon programatique de la philosophie politique d'Aristote, fonde une idée différente par rapport à la place privilégiée accordée à l'individu dans l'espace

¹ *Ibidem*, p. 307.

² François HARTOG, *Régimes d'historicité...*cit., p. 19.

³ Cf. Alexandru Zub, qui observe que la génération de 1840 invente la culture roumaine, en lui fournissant comme appui une «mythologie nationale». (Alexandru ZUB, *Istorie și finalitate: în căutarea identității*, Polirom, Iași, 2004, p. 60.)

⁴ V. Andrei PIPPIDI, *Despre statui și morminte...*cit., p. 99.

⁵ Pour un rappel complet du contenu de la Querelle, v. aussi Levent YILMAZ, *La querelle des Modernes. Temps, nouveauté et histoire à travers la Querelle des Anciens et des Modernes*, Thèse de doctorat présentée le 26 novembre 2002, sous la direction de François Hartog, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, à Paris.

⁶ V., par ex., Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que la politique?*, Seuil, Paris, 1995, pp. 41 et suiv.

politique. Mais, plus que cette image dilématique de l'homme déchiré entre le désir de l'épanouissement individuel solitaire et la volonté de participer à une action politique nécessairement déléguée à l'époque moderne, la philosophie politique moderne questionne la place qui reste au politique lui-même dans l'intégralité de l'existence humaine. Cet espace du social, tel qu'il est défini par le XIX^e siècle, va supposer que le politique n'est qu'un aspect, certes important, mais pas le seul, de l'ensemble culturel d'une époque¹; ensuite, que cet ensemble, en s'objectivant du politique, parce qu'il en sort, peut mieux le contenir et le maîtriser, grâce aussi au phénomène de l'autonomisation du politique.

Le XIX^e siècle commence à percevoir le politique et sa science non plus comme une cause générale de toutes les autres, ou comme résultat «naturel» de l'enchaînement aristotélicien des sciences du mouvement qui aboutissent fatalement à une science unique, celle du politique, mais tout au contraire, comme une science qui doit puiser dans les autres sciences de la société, afin de se retrouver dans ses expressions les plus adéquates. La science politique du XIX^e siècle devint alors l'image consciencieuse du grand passage du paradigme mécanique au paradigme biologiste². C'est aussi le passage d'une vision physique – mécanique – du corps politique à un modèle qui observe les phénomènes politiques en tant que manifestations physiologiques. Le corps politique devient le sujet biologique d'une nouvelle science intégrée dans le corpus général des sciences modernes. En Occident, la nouvelle science du politique inventée par le XIX^e siècle devra dorénavant intégrer les événements et la société, l'histoire et la sociologie, comme sciences autonomes, voire indépendantes. Et elle fera cela tout en quittant la thèse de l'artificialisme politique proposée par la philosophie du contrat, mais en retenant de celle-ci l'élément définitoire de la modernité, qui est la souveraineté.

Mais le nouveau régime d'historicité qui s'installe peu à peu dans la pensée politique roumaine suit un trajet légèrement différent. C'est une question, certes, de décalage culturel, et c'est aussi une impossibilité pour elle de renouer l'échange avec les générations précédentes. Or, le dialogue – ou la querelle, qui est toujours le résultat de deux éléments qui se rencontrent – entre les Anciens et les Modernes, fondateur dans la pensée politique de l'Occident, n'arrive pas à se produire dans l'espace intellectuel roumain. Les auteurs de la génération 1848 citent les écrivains qui les ont précédés, mais n'arrivent pas à internaliser véritablement l'expérience de leur écriture. Le changement de ce rapport avec le temps s'annonçait, d'une certaine façon, chez Ionică Tăutul³, écrivain moldave actif dans les années trente du XIX^e siècle – et donc contemporain, dans le sens strictement chronologique du terme, de François Guizot et d'autres – dans un univers intellectuel qui, à l'époque où il écrit, est encore dominé par le poids de la culture grecque⁴. La démarche de

¹ Marcel Gauchet discute, en polémisant avec Hannah Arendt, sur cette condition du politique, renvoyé à tort, selon lui, dans le deuxième rang des préoccupations des «sociologies» du XIX^e siècle. À tort, car «sans le socle stable fourni par le politique, il n'y aurait pas de production de l'avenir possible». En d'autres termes, le XIX^e, et le XX^e siècle aussi, ont beau négliger le politique, celui-ci reste toujours le fondement de toute démarche fondatrice du futur. (Marcel GAUCHET, *La condition politique*, Gallimard, Paris, 2005, pp. 9-12 et suiv.)

² Pour une vision extrêmement riche en suggestions et pistes d'analyse concernant le XIX^e siècle, v. Pierre ROSANVALLON, *Le moment Guizot*, Gallimard, Paris, 1985, pp. 11-15 et suiv.

³ Ionică TĂUTUL, *Scrieri social-politice*, prefață, studiu introductiv, note de Emil VĂRTOSU, Editura Științifică, București, 1974.

⁴ V., dans ce sens, l'ouvrage concernant l'influence grecque sur l'enseignement dans les Principautés roumaines au XVIII^e et début du XIX^e siècle d'Ariadna CAMARIANO-CIORAN, *Academiile domnești din București și Iași*, Editura Academiei RSR, București, 1971.

Tăutul, qui essaie de forger une langue littéraire nationale et une terminologie qui lui soit propre, s'inscrit ainsi parfaitement dans cette vision d'ensemble d'une culture encore à la recherche de ses identités.

La question de la non-continuité se pose avec d'autant plus d'acuité que les nouvelles données du XIX^e siècle dans les Principautés bouleversent d'une manière irréversible la nature des structures temporelles de l'expérience. On passe d'une vision qui voit l'homme «sous les temps» à celle qui se propose, d'une manière programmatique, d'envisager les temps «produits» par l'homme, dans une vision historicisée du présent¹. Cela implique l'apparition, assez tôt, d'un besoin de plus en plus accru pour les développements historiques romantiques et mythologiques, ou, dans une première période, pour le besoin de valoriser l'histoire *magistra vitae*, comme exemple pour la revalorisation du présent. C'est, dans l'interprétation de Pocock, un signe de la survivance du sens classique de l'histoire, qui «faisait encore autorité pendant les Lumières néo-classiques»². Cela expliquerait, d'une certaine manière, la fréquentation, par les auteurs roumains, plus timide et restreinte de la théorie politique. L'imposition de plus en plus impérieuse du passé historique, valorisé et glorifié, transforme la vision des auteurs sur leur propre contemporanéité dans un effort de fonder les institutions démocratiques modernes sur deux catégories de références: les belles et tristes ruines du passé – l'allusion à Volney n'est pas fortuite, puisque, à côté du comte d'Herbigny, il fait partie des références en matière politique de Tăutul et, peut-être, des autres membres de sa génération – et les exemples du présent, la constitution d'un champ d'expériences en regardant «ailleurs» – l'expression favorite de Tăutul pour indiquer la force de l'exemple étranger.

Regarder «ailleurs» pose d'emblée un problème de choix. Car ailleurs signifie, pour la génération de Tăutul, Platon, Aristote, et la Charte constitutionnelle de 1814 dans un tout confondu. Ce phénomène de subsistance des Anciens et des Modernes, sous le toit commun de «l'avènement de la nation politique roumaine» n'est pas étranger aux confusions qui s'ensuivirent en ce qui concerne le sens du concept de démocratie. C'est seulement le travail de la génération de 1848 qui changera, au fur et à mesure de sa croissance, pour ainsi dire, biologique, les perspectives des approches historiographiques. Nicolae Bălcescu et Mihail Kogălniceanu, d'une part, et Ion Ghica, de l'autre part, ou bien C.A. Rosetti représentent cette nouvelle vague qui essaye, cette fois-ci d'une manière consciente, de relever le défi soulevé par la génération des historiens français de la Restauration.

En avançant donc quelques années, au moment 1835, date de la première vague de migration estudiantine, le changement du rapport au passé va se produire alors par un transfert pratiqué d'une culture qui est celle française, sans que la pensée roumaine fasse vraiment un travail sur elle-même. L'oubli dans lequel les modestes mais intéressants efforts de cet écrivain vont tomber symbolise aussi, d'une manière plus générale, l'oubli de la science politique en général, c'est à dire de cette réflexion conceptuelle sur les origines, les mécanismes des institutions et des acteurs politiques qui aurait pu configurer autrement la «démocratie roumaine».

¹ Reinhart KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, édité et préfacé par Michael WERNER, trad. de l'allemand par A. Escudier, Galimard-Le Seuil, Paris, 1997, p. 203.

² J.G.A. POCOCK, *Barbarism and Religion*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000, Vol. II, *Narratives of Civil Government*, p. 8: «The classical meaning of „history“, which retained authority in the still neo-classical Enlightenment, was that of a narrative; one which related the exemplary deeds, to be imitated or avoided – there were bad examples as well as good – of ruling individuals, displayed in a context of war and government, politics, rhetoric and morality».

*La « démocratie » et les historiens
« symbolistes » de 1848*

Ce qui va s'ensuivre, c'est que, n'ayant pas exercé ce travail qui, en Occident, avait déjà provoqué un changement de régime d'historicité, la pensée politique roumaine se trouvera dans la situation de plonger toute entière, et sans beaucoup de réflexion, dans un processus de modernisation dont elle ne détient pas la clef des débuts philosophiques et intellectuels. Les auteurs de 1848 se contentent de s'auto-placer dans une généalogie glorieuse, surtout à l'aide de l'histoire, mais sans faire appel aux efforts d'éclaircissement conceptuel, même modestes, entrepris par leurs prédécesseurs immédiats. Le résultat est l'identification à un passé souvent outrageusement glorifié et identifié au seul personnage collectif digne d'entrer dans le paradigme de la renaissance des Principautés, le Peuple. Le ton est donné par Nicolae Bălcescu, qui déplore l'absence d'une vraie histoire au service de la nation roumaine:

«L'histoire est le livre de chevet d'une nation. À travers lui, elle voit son passé, son présent et son avenir. Une nation sans histoire est un peuple encore barbare, et malheur au peuple qui a perdu la religion des souvenirs!»¹.

Retracer ce parcours tordu et paradoxal de la création d'un certain sens de la «démocratie» roumaine impose aussi la mobilisation de quelques outils complémentaires, comme la théorie des transferts culturels². Ainsi, une recherche sur l'avènement d'une nouvelle conscience du politique dans les Principautés roumaines doit inévitablement passer par une analyse des emprunts, voire des transferts culturels opérés surtout dans la génération de la révolution de 1848, qui est généralement reconnue comme auteur véritable du premier essai d'insertion dans la culture occidentale. Pour ce faire, la théorie des transferts culturels propose de dégager quatre pistes croisées de recherche: l'herméneutique, la conjoncture, les institutions, l'étude de la genèse des discours. Ces étapes vont décrire le parcours du concept de démocratie dans la pensée politique roumaine, dans l'espace créé entre la champ d'expérience de cette génération – encore réduit – et son horizon d'attente. La génération de 1848 va se heurter à un besoin accru d'accélération des acquisitions culturelles, ceci étant la conséquence du retard dans les textes des trois premières décennies du XIX^e siècle.

La question des acquisitions culturelles implique quelques volets distincts, dont il faut tenir compte. On conçoit d'habitude un transfert culturel comme vecteur, aussi, d'une tentative de réinterprétation³ qui serait comprise dans la démarche même, qu'il faudrait par conséquent saisir comme un «problème d'herméneutique, de tradition interprétative»⁴. Dans ce cas – y compris, par extension, celui de l'acculturation produite dans les Principautés roumaines – la démarche herméneutique se situerait à deux niveaux:

¹ Nicolae BĂLCESCU, «Preambul pentru Magazinul istoric», in *Opere*, cit., tome I, 1974, p. 45.

² V., dans ce sens, l'étude de Michel ESPAGNE et Michael WERNER, «La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914)», *Annales ESC*, juillet-août 1987, pp. 969-992.

³ *Ibidem*, p. 972.

⁴ *Ibidem*.

«Dégager leur vérité d'ouvrages étrangers qu'on connaît d'avantage par oui-dire que par expérience propre, d'autre part de retrouver grâce à eux la vérité d'une tradition nationale qui peut-être déjà constituée elle-même des efforts successifs pour interpréter l'autre»¹.

La méthode s'avère plus difficilement applicable dans le cas de deux représentants de la génération antérieure au moment 1848, Dinicu Golescu et Ionică Tăutul. Les causes en sont multiples et parmi elles on pourrait citer la discipline philologique assez laxé de ces auteurs. Leur formation hétéroclite et souvent autodidacte les conduit à ne pas citer correctement leurs sources, par exemple. En tout cas, s'il s'agit de voir ce que ces auteurs-là lisaient, ou mettaient dans leurs bibliothèques, le travail peut se faire plutôt à l'aide des déductions qu'en se servant d'un appui documentaire, qui est, pour la plupart des cas, faible pour cette période.

À l'époque de la formation de Tăutul – qui fut aussi un haut fonctionnaire auprès du Prince roumain de la Moldavie dans les années vingt du XIX^e siècle, Ionică Sandu Sturdza – les traités et les abrégés de philosophie ou d'éthique circulent en langue grecque et assez difficilement. Le plus célèbre à l'époque, c'est le manuel d'éthique de Néophyte Vamvas, qui fut adopté par plusieurs générations d'écoliers et d'intellectuels roumains, pour son caractère très instructif quant aux grandes théories philosophiques, à commencer par Aristote². La génération de Tăutul, formée, dans son écrasante majorité, dans les Académies Princières où l'on enseignait encore en langue grecque³, utilise ces instruments, dans une époque où le grec commence à cohabiter avec le français⁴, où la philosophie de Locke⁵, Descartes, Leibniz ou Montesquieu⁶ se confronte, plutôt dans les références formelles que dans une démarche philosophiquement assumée, avec «l'esprit révolutionnaire» de 1789.

¹ *Ibidem*.

² Le manuel de Vamvas – publié à Venise en 1818 – est important pour plusieurs raisons. En premier lieu, c'est l'un des premiers manuels qui circulent dans les Académies Princières, repris par l'enseignement en roumain, dans la trad. de 1827 de l'écrivain Dinicu GOLESCU, dans le volume, paru sous le titre *Elementuri de filosofie morală tălmăcite în limba românească de Constantin Radovici din Golești*, Tipografia de la Cișmea, București, 1827. D'autre part, comme le signale aussi Daniel BARBU, *Politica...* cit., p. 47, dans le manuel de Vamvas en roumain on retrouve l'une des occurrences notables du mot «démocratie» à cette époque.

³ Ariadna CAMARIANO-CIORAN, *Academiile domnești...* cit., pp. 208, 226.

⁴ Andrei PIPID, «L'accueil de la philosophie française du XVIII^e siècle dans les Principautés Roumaines», in Alexandru ZUB (éditeur), *La Révolution française et les Roumains. Impact, images, interprétations*, Universitatea A.I.I. Cuza, Iași, 1989, p. 213.

⁵ Pour la fréquentation des écrits de Locke dans cette période, v. Ariadna CAMARIANO-CIORAN, *Academiile domnești...* cit., pp. 148, 200.

⁶ *Ibidem*, p. 22.

⁶ La liste des auteurs et des volumes qui traitent d'une manière détaillée de la question des transferts intellectuels et des mouvements d'idées dans cette période, en commençant par la fin du XVIII^e siècle est extrêmement vaste. En voici quelques titres: A.-D. XENOPOL, «L'influence intellectuelle française chez les Roumains», in *Annales des sciences politiques*, Félix Alcan, Paris, 1909; Pompiliu ELIADE, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines*, Ernest Leroux, Libraire-éditeur, Paris, 1898 (version roum.: *Infuența franceză asupra spiritului public în România. Originile*, trad. A. Dumitrașcu, Humanitas, București, 2000); Ariadna CAMARIANO-CIORAN, *Voltaire și Giovanni del Turco traduși în limba română pe la 1772*, București, 1944; EADEM, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limbile greacă și română*, Institutul de Studii și Cercetări Balcanice, București, 1946; EADEM, «L'œuvre de Beccaria, *Dei delitti e delle pene* et ses traductions en langues grecque et roumaine», in *Revue des études sud-est européennes*, tome V, 1967; et Alexandru DUȚU, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII (1700-1821)*, Editura pentru Literatură, București, 1968.

Les écrits de Tăutul fournissent à leur tour un discours suffisamment hétéroclite¹, avec, néanmoins, un changement de perspective remarquable. Pour Tăutul, la démocratie sera définie en contradiction avec les autres types de régimes, mais aussi comme le stade final d'une succession irrésistible. Arrivée à ce point, il est utile de constater que l'image de l'individu se dessine en correspondance avec cette image d'un régime démocratique qui privilégie les rapports contractuels avec les citoyens, dans un mélange, on ne saurait pas le dire assez, hétéroclite et parfois confus, mais orienté vers un certain sens de la modernité politique². On voit peut-être le mieux ce mélange surprenant dans un texte à quatre variantes, daté du 1^{er} juin 1829, intitulé *Tălmăcirea «enigmei» venite din Anglia*³. Voici le texte de départ: «Je suis moi-même mon père, mon frère et mon fils, et aïeul et beau-père et mère et épouse»⁴. Il s'agit de la traduction d'un texte reçu d'un certain Monsieur Picard, le 31 mai 1829. L'interprétation donnée par Tăutul indique un sens fort du mot «démocratie» (celui de volonté souveraine), situé clairement à la fin d'un parcours en évolution qui aura comme terme l'établissement d'un régime politique démocratique.

Même si Tăutul n'est pas nécessairement rigoureux dans la citation de ses sources intellectuelles, ses textes parlent d'eux-mêmes. «*Cercarea*» *împotriva deîștilor și materialiştilor*, texte qui se propose de systématiser une somme d'arguments dirigés contre les Déistes⁵ mobilise des sources très respectables à l'époque, notamment les traités de philosophie et de logique qui circulaient dans les Académies Princières. C'est un argument supplémentaire en faveur d'une direction⁶ qui privilégie l'image de l'individu en tant que partie «contractante» dans l'espace moderne de l'État et de ses institutions, mais qui ne va pas dans le sens de la démocratie libérale moderne, telle qu'elle est définie – et depuis bien longtemps déjà – par la pensée politique du début du XIX^e siècle.

Le travail «archéologique» s'avère plus facile quand il s'agit de l'appliquer à la génération suivante, celle de 1848. Alors, un premier phénomène d'acculturation serait justement cette importation de discipline philologique dans un espace culturel qui n'avait développé presque aucune tradition propre dans ce sens. Ce qui fait encore défaut, et c'est un phénomène qui va traverser l'espace intellectuel du XIX^e siècle, même pour sa troisième génération, celle de «Junimea», c'est un espace

¹ V. Vlad GEORGESCU, *Istoria ideilor politice românești (1369-1878)*, Ion Dumitru-Verlag, München, 1987, pp. 127-131.

² V. Jean-Fabien SPITZ, *John Locke et les fondements de la liberté moderne*, PUF, Paris, 2001, pp. 13-22; Quentin SKINNER, *Les fondements de la pensée politique moderne*, PUF, 1999, pp. 819-830; Jonathan ISRAEL, *Radical Enlightenment, Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford University Press, 2001 pp. 23-58; Jens BARTELSON, *A Genealogy of Sovereignty*, Cambridge University Press, 1996, pp. 186-198.

³ Ionică TĂUTUL, *Scrieri social-politice*, cit., p. 255.

⁴ *Ibidem* (la trad. nous appartient).

⁵ *Ibidem*, p. 229: «...qui croient dans l'existence de Dieu, mais nient la nature divine du Christ et ce qui relève de Sa Loi Sainte, et contre les matérialistes qui nient le caractère non substantiel et immortel de l'âme et tout ce qui relève de ce haut dogme».

⁶ Sur le climat intellectuel de l'époque, la circulation des idées et des livres, v. notamment: Nicolae IORGA, «Alte note despre cultura și viața socială românească sub vechiul regim», in *Analele Academiei Române, Memoriile Secției Istorice*, seria a II-a, vol. XXIX (1916-1919), pp. 16-22; IDEM, *Istoria literaturii românești*, București, 1933; Alexandru DUȚU, *Mișcarea iluministă moldoveană de la sfârșitul secolului al XVIII-lea*, București, 1968; Cornelia PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, «O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Stânca», in *Studii și Cercetări de Bibliologie*, V, 1963.

commun de dialogue, donc d'une possible «histoire culturelle croisée». Le seul espace commun d'attente culturelle, qui aurait pu fonctionner même pour les intellectuels de la première génération, et qui était le généreux espace des antiques, n'a pas agi. Les références antiques n'ont pas manqué dans la génération de Tăutul, bien au contraire, elles ont nourri son champ d'expérience sans être, pour autant, des véhicules culturels ou du moins, d'espaces communs de rencontre avec des cultures différentes. La deuxième génération aurait pu saisir l'occasion d'un dialogue sur la formule «philologique» ou politique, mais elle est en revanche partie, pour des raisons tant bien conjoncturelles qu'institutionnelles, mue par le désir de «brûler les étapes», de rattrapper le retard dont elle devenait brusquement et même dramatiquement consciente¹. Le cycle «naturel» du dialogue polémique, mais aussi ontologique, du point de vue de la modernité, entre les Anciens et les Modernes n'a pas eu lieu dans l'espace culturel et politique roumain, car les intellectuels roumains de cette génération se sont vite précipités dans l'«Histoire» qui réécrit², dans le sens défini par Reinhart Koselleck³, qui observait qu'à la suite d'un travail de superposition des structures temporelles et des expériences historiques sur leurs modes de narration, on peut distinguer finalement trois types fondamentaux:

«L'histoire qui enregistre, l'histoire qui développe et l'histoire qui réécrit. L'histoire qui enregistre est un acte tout à fait unique, l'histoire qui développe accumule les durées, or l'histoire qui réécrit les corrige toutes les deux afin d'en dégager rétrospectivement un nouvelle histoire»⁴.

La nouvelle question qui se pose est dans quelle historiographie les historiens roumains se sont-ils précipités? Dans l'historiographie française – indirectement hégélienne, dans un certain sens – serait la première et la plus générale réponse. Mais cette réponse est loin d'apporter un vrai éclairci sur la question. Car l'historiographie française elle-même se trouve, à l'époque de la Restauration, à un tournant. Il y aurait d'une part les historiens «libéraux»⁵, dont le représentant le plus important est Augustin Thierry; à ses côtés, il y a aussi François Guizot et Victor Cousin, le hégélien. L'historien libéral est pris par son projet de terminer la Révolution, conçue à la fois comme rupture et comme commencement. «Comme homme politique (qu'il est souvent activement), l'historien libéral l'entend achever, en dotant enfin la France de la monarchie constitutionnelle, que contrairement à l'Angleterre, elle a jusqu'alors

¹ Sur le retard intellectuel par rapport à l'Occident européen et surtout sur les efforts déployés par les intellectuels roumains de brûler les étapes, v. Pompiliu ELIADE, *Influența franceză...cit.*; Keith HITCHINS, *România 1774-1866*, trad. roum. G.A. Potra et D. Răzdolescu; Paul CORNEA, *Originile romantismului românesc. Spiritul public, mișcarea ideilor și literatura între 1780-1840*, Minerva, București, 1972; ou Radu CARP, Ioan STANOMIR, Laurențiu VLAD, *De la «pravilă» la «constituție»*, Nemira, București, 2002.

² Reinhart KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, cit., p. 214.

³ Michael Werner écrivait dans sa préface à la traduction française de *L'expérience de l'histoire* (éd. cit., p. 10): «Tout en s'attachant aux textes, l'histoire pointe à la fois un au-delà et un en-deçà de la sphère de l'expression et de la logique langagières», car les concepts «ne sont jamais pris comme un système textuel tendant en lui-même vers l'autonomie et autorisant un seul traitement en termes d'analyse des textes, mais sont toujours rapportés à une fonction d'explication historiographique. ce qui intéresse Koselleck avant tout, c'est leur pouvoir analytique, non leur opacité herméneutique».

⁴ Reinhart KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, cit., p. 214.

⁵ François HARTOG, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Éditions de L'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2005, p. 137.

manquée»¹. La croyance de Thierry va dans la direction d'une histoire qui doit refuser une certaine tradition romantique qui combinait la littérature historique et l'histoire tout court, qui menaçait de détourner l'histoire de son vrai but. Il est le partisan d'une histoire des faits nus, donc d'une vraie science, dans le sens inventé par le XIX^e siècle. Il croit dans l'avènement d'une histoire uniquement basée sur les récits des archives et des documents et il écrit, en 1820 même:

«Voilà, Monsieur, le malheur de la France; dans les temps des grands efforts patriotiques, la littérature n'était pas née; et quand vint le talent littéraire, le patriotisme sommeillait; les historiens cherchèrent ailleurs des inspirations pour leurs récits. L'histoire de France, telle que nous l'ont faite les écrivains modernes, n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale, l'histoire populaire: cette histoire est encore ensevelie dans la poussière des chroniques contemporaines, d'où nos élégants académiciens n'ont e garde de la tirer. La meilleure partie de nos annales, la plus grave, la plus instructive, reste à écrire; il nous manque l'histoire des ciotyens, l'histoire des sujets, l'histoire du peuple»².

Il y aurait, d'autre part, une deuxième grande catégorie d'historiens, les «symbolistes». Son apparition est très étroitement liée à l'apparition de Jules Michelet et de ses cours au Collège de France. Thierry se déclare très inquiet et il confesse son malaise réveillé par cette nouvelle méthode importée d'Allemagne. Victor Cousin, devenu pendant la Monarchie de Juillet le tenant de la philosophie historique officielle, est le facteur le plus actif de ce transfert de la philosophie hégélienne, qui, «vulgarisée, se voit transformée en justification de l'état des choses existant»³. L'historien de Cousin, et ensuite de Jules Michelet et Edgar Quinet, est un interprète de ces drames, il en est le lecteur avisé et attentif qui cherche les causes de ces drames et qui porte son empreinte sur la grande histoire de France.

Michelet et Quinet vont reprendre cette idée de l'histoire comme un rapport juste entre le vrai, le réel et l'étude des images et des symboles. C'est de cette manière que Jules Michelet va décrire la «méthode» de son *Histoire de la Révolution française*:

«Pour nous, joyeuse ou mélancolique, lumineuse ou obscure, la voie de l'histoire a été simple, directe; nous suivions la voie *royale* (ce mot pour nous veut dire populaire), sans nous laisser détourner aux sentiers tentateurs où vont les esprits subtils; nous allions vers une lumière qui ne vacille jamais, dont la flamme devait nous manquer d'autant moins qu'elle était toute identique à celle que nous portons en nous. Né peuple, nous allions au peuple»⁴.

L'identification est dorénavant faite: l'histoire en général et l'histoire de la France en particulier va faire, en fait, l'histoire du peuple, ce personnage collectif qui va fournir les sujets aux historiens et vers qui tout le savoir de la nouvelle science historique va se concentrer.

¹ *Ibidem*.

² Augustin THIERRY, «Considérations sur la France (1820-1827); Première lettre (1820)», in Marcel GAUCHET, *Philosophie des sciences historiques. Le moment romantique*, Seuil, Paris, 2002, p. 70.

³ Pour cette importation de la philosophie de Hegel dans le contexte français, v. notamment l'article de Michel ESPAGNE et Michael WERNER, «La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914)», *Annales ESC*, juillet-août 1987, pp. 969-992.

⁴ Jules MICHELET, *De la Méthode et de l'Esprit de mon Histoire de la Révolution Française*, Noël, Paris, 1988, p. 2.

C'est tout particulièrement cette approche «symboliste» de la philosophie de l'histoire qui va influencer, d'une manière radicale, les jeunes roumains Mihail Kogălniceanu, C.A. Rosetti ou Nicolae Bălcescu, qui vont à Paris dans les années trente, après donc cette explosion de l'école historique «symboliste». Ils audient émerveillés les cours de Michelet au Collège de France. Ils lisent les ouvrages déjà publiés par lui et son ami Quinet. Une longue et perdurante fascination va marquer la destinée intellectuelle et politique, aussi, de ces intellectuels roumains. Car le problème de la découverte de l'âme nationale et de son identité politique démocratique paraît trouver sa solution dans la méthode proposée par Michelet et Quinet. Prendre le peuple roumain comme unique acteur d'un drame national qui est d'autant plus douloureux qu'il est en train de se dérouler, c'est la solution pour l'identification des causes, et c'est aussi la voie de légitimation de l'œuvre qu'ils sont en train d'édifier. Voilà une page très parlante publiée à Paris par C.A. Rosetti, deux ans après la défaite de la révolution de 1848, écrite dans le style déclamatoire et légèrement prophétique qui le distingue parmi ses autres collègues de génération:

«Aujourd'hui, je vois encore le combat de la vie et de la mort, l'affrontement de la lumière aux ténèbres et au milieu de la tyrannie et de l'asservissement le plus complet, je vois les jeunes éclairés par la grande lumière de la Roumanie, enchaînés dans les endroits les plus surveillés, au cœur des prisons et des persécutions [...] je vois les prêtres et les moines leur donnant une bénédiction et leur insufflant le courage [...] les commerçants leurs souriant et leurs donnant des armes pour leur combat [...] Je vis le cœur de la Roumanie tréssaillir en apprenant que l'endroit où l'Olt se marie au Danube est le lieu de naissance de la liberté et que 10, 15, 20 milliers de Roumains ont arboré l'étendard vainqueur, et le Peuple tout entier, en se tenant par la main, en unité de cœur et de pensée, serrés les uns contre les autres, envahissant les rues comme des vagues de flammes d'alcool poussées par le vent, brûlant et noircissant pour toujours *seigneur, boyard, servitude et injustice*, le vieux dragon, qui est le diable et le Satan»¹.

C'est dans ce sens aussi que le transfert de la philosophie historique de Michelet et de Quinet va trouver son expression de légitimation et de subversion. Ce qui ne veut pas dire que, dès que ces jeunes intellectuels prennent le contact avec la science nouvelle, la pensée politique roumaine se trouve entièrement et consciemment connectée à la pensée politique du XIX^e siècle européen. Ces trajets sont péniblement refaits, et le transfert opéré joue ici dans la logique des transferts culturels; les démarches des jeunes intellectuels roumains trouveront toute leur force dans ce «couple légitimation-subversion» qui «livre en général la clef d'une interprétation des transferts sous l'angle d'une théorie des conjonctures»². En appliquant cette théorie, il est, à un moment donné, nécessaire de ne plus se demander ce que Kogălniceanu a compris de Michelet, ce que Ghica a compris de Guizot, ce que C.A. Rosetti a compris, peut-être, de Saint-Simon ou de Fourier, mais «il importe de renverser cette question, de passer de la question de l'objet à la question du fonctionnement, de la question quoi à la question comment»³.

¹ C.A. ROSETTI, *Apel la toate partidele urmate de Încrederea în sine*, Paris, 1850, pp. 54-55 (la trad. nous appartient).

² Michel ESPAGNE et Michael WERNER, «La construction d'une référence culturelle...cit.», p. 979.

³ *Ibidem*, p. 984.

Or, justement, en suivant ce chemin méthodologique, on est amené à constater que, pour ces représentants de la génération de 1848, l'influence de cette direction symbolique de la pratique historique française eut comme conséquence une translation, dans l'imaginaire politique de Bălcescu ou de Kogălniceanu, de la logique démocratique, dans cet unique acteur valide de la scène nationale, qui est le peuple. La révolution doit se produire dans ces paramètres, et c'est uniquement à travers cette révolution nationale que l'esprit démocratique trouverait son expression la plus parfaite.

En plus, la méthode «symbolique» mise au point par Jules Michelet et embrasée par Kogălniceanu ou Bălcescu suit le fil d'un récit qui, «d'abord linéaire, devient tableau, puis il reprend son cours»¹. «Mais pour pouvoir être construit, le tableau présuppose la descente: il est le déploiement des éléments que la chronique (l'œil et la plume au ras de la surface des choses) ne voient même pas»².

Kogălniceanu croit en cette logique biologiste de l'histoire, qui lui vient de Michelet. Pour que l'histoire puisse enfin être faite – pourquoi faire de l'histoire? Pour trouver les causes et le sens de la nouvelle révolution nationale et démocratique, ou dans les termes de Bălcescu, sociale et politique. La fascination de la reconstitution d'une histoire générale des Roumains, qui remonterait aux sources de l'Empire romain va de pair avec la volonté de Michelet de refaire le trajet de l'histoire de France en partant des documents du V^e siècle et en arrivant à la Révolution française. C'est dans ce sens que Michelet va expliquer dans son journal qu'il faut remonter plus haut que ses contemporains historiens l'ont fait, qu'il faut dépasser «la France des Annales», qui n'est pas une histoire, mais une collection de documents incomplets, une collection de récits superficiels et partiels. Michelet traite avec le même manque de confiance les démarches «systématiques» de Thierry ou celles «analytiques» de Guizot, qui donnent de «faux profils» et «manquent d'unité organique» de l'ensemble³.

Dans sa préface à *Letopiseștele Moldovei*, Mihail Kogălniceanu écrivait en 1852:

«Si l'étude de l'histoire a été jamais d'utilité, c'est justement dans notre époque, dans ces temps chaotiques, quand personnes publiques et individus privés également, vieux et jeunes, nous avons vu nos individualités écartelées et nos plus agréables illusions effacées. Pendant de temps pareils, le bord du salut, l'autel du soutien pour nous, c'est l'étude de l'histoire, le seul oracle qui puisse encore nous indiquer l'avenir»⁴.

Pour lui, l'avenir promis par l'histoire, acquis par l'histoire, c'est justement le progrès de la patrie:

«Ce n'est pas à la suite des changements bruyants et rapides que notre pays va se développer. Ce sont les réformes douces et graduelles, les améliorations sérieuses, le développement de l'instruction publique, l'égalité des droits entre toutes les classes de la nation, la correction des mœurs dans les familles, le renforcement, l'établissement et le respect du pouvoir dirigeant, comme organe de la loi qui représentent les uniques éléments régénérateurs

¹ François HARTOG, *Évidence de l'histoire...cit.*, pp. 142-143.

² *Ibidem*.

³ Cf. François HARTOG, *Évidence de l'histoire...cit.*, p. 155.

⁴ Mihail KOGĂLNICEANU, *Texte social-politice alese*, Editura Politică, București, 1967, p. 158 (la trad. nous appartient).

pour nous. Tout changement par la force, toute transformation violente ne peuvent être que fatales pour nous. Quand les révolutions commencent, la civilisation cesse... »¹.

Dans son *Mot introductif au cours d'histoire nationale*, du 24 novembre 1843, Mihail Kogălniceanu expose sa croyance dans le rôle de l'histoire, lié au mouvement de libération nationale. Connaître l'histoire nationale, équivaut à une sublime preuve de patriotisme, et le patriotisme est l'élément qui garantira l'avènement de la vie réelle de la nation roumaine: «La nécessité de l'histoire de la patrie nous semble impérative même pour ce qui est de la défense de nos droits contre les nations étrangères»². Il s'agit de voir dans la pratique de l'histoire un début de légitimité nationale et démocratique. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'une large partie de l'historiographie roumaine va dorénavant agir.

Le projet historique de Kogălniceanu, exposé dans le Cours introductif, rappelle, d'une manière troublante par ses similitudes, le *Discours sur l'unité de la science* de Michelet, car l'historien roumain critique ceux qui se sont occupés de l'histoire nationale et qui sont restés à l'histoire des princes, en oubliant le peuple, «sans lequel les gouverneurs ne seraient rien»³:

«Je m'en garderai bien de faire la même erreur capitale; au contraire, à côté de l'histoire politique des pays, dans la mesure où je serai aidé par les vieux documents et traditions, je chercherai de vous donner une idée claire sur l'état social et moral, sur les coutumes, les préjugés, la culture, le commerce et la littérature des Roumains jadis»⁴.

Dix-huit ans plus tôt, le jeune encore, à ce temps-là, Jules Michelet, prononçait, devant les élèves du Collège Sainte-Barbe, où il était professeur, un discours qui deviendra, par la suite, un «exposé de programme et de philosophie»⁵, quelques années avant la parution de son *Introduction à l'histoire universelle*, en exposant ce que deviendra aussi, visiblement, une partie du programme historique de Kogălniceanu:

«Gardons-nous donc de diviser rigoureusement cette double étude de l'histoire, des langues et de la littérature. La pensée est une. Ne séparons pas les actions et les paroles qui en sont signes correspondants; elles sont liées dans la nature, unissons-en l'étude dans l'éducation»⁶.

Le chemin pris par les historiens de 1848 détermine en fait une certaine compréhension des mécanismes politiques. L'identification de la Nation à la Démocratie, de la révolution démocratique à travers la révolution nationale, trouvent d'une certaine manière leurs racines dans ce choix qui marque la formation intellectuelle de toute une génération.

N'empêche que ce choix représenta aussi la voie d'entrée dans la modernité européenne. Quand Kogălniceanu déclare l'Histoire comme «l'unique oracle qui

¹ *Ibidem*, p. 159.

² *Ibidem*, p. 107.

³ *Ibidem*, p. 108.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Cf. Paul VIALLANEIX, in Jules MICHELET, *Écrits de jeunesse. Journal (1820-1823) – Mémorial. Journal des idées*, texte intégral, établi sur les manuscrits autographes et publié pour la première fois, avec une introduction, des appendices, des notes et de nombreux documents inédits, par Paul VIALLANEIX, Gallimard, Paris, 1959, p. 292.

⁶ Jules MICHELET, *Écrits de jeunesse...cit.*, p. 294.

peut voir dans l'avenir», il entre visiblement dans l'unité de l'Histoire-*Geschichte*¹, une histoire «au singulier», une histoire en soi. «Dans ce nouveau cadre conceptuel, l'histoire se définira finalement comme connaissance d'elle-même: auto-compréhension dans et par le temps»². C'est peut-être dans ces nouveaux cadres conceptuels de la modernité, qui prennent en considération le temps et ses espaces comme projections des expériences passées dans une attente de plus en plus accélérée de l'avenir qui buscule l'ordre de l'Ancien Régime que le nouveau régime d'historicité s'insinue dans la pensée politique roumaine. La révolution de 1848, même dans ses échecs reconnus et avoués, va jouer dans la dynamique de ce temps historique un rôle, toutes proportions gardées, similaire à celui joué par la Révolution française dans l'espace de la modernité européenne.

Conclusions

Parler de l'avènement de la «démocratie» dans les œuvres des auteurs de 1848, c'est penser premièrement à la manière dont ces personnages construisent leur rapport au présent, autochtone ou occidental, dans un contexte qui s'ouvre dans deux directions principales.

La première direction serait représentée par les fractures intellectuelles. La première génération du XIX^e siècle, celle de Tăutul, baigne, sans vraiment le reconnaître ou le savoir, dans la philosophie des Anciens, avec quelques mélanges assez curieux dans ce contexte, et avec le sentiment encore diffus d'un décalage intellectuel et politique qui trouve une solution dans la promotion des valeurs nationales, sous la forme, pour l'Ancien Régime et pour la période qui va jusqu'aux Règlements Organiques, des écoles en langue roumaine. Cette génération va être suivie par celle de la révolution de 1848, qui part des mêmes constats, le décalage culturel et politique entre les Pays Roumains et l'Occident, mais qui fait un choix différent; elle plonge dans la modernité du XIX^e siècle européen, sans entrer, pour autant, dans un dialogue, fut-il polémique, avec la génération précédente. L'idée de démocratie émerge donc comme le résultat non pas d'un travail sur soi-même, d'un travail sur la réflexion déjà mûre des historiens français. Le résultat, dans le schéma ontologique de la pensée politique roumaine, c'est que le fait de «brûler les étapes» coïncide avec le fait de perdre de vue le lien duquel est sortie la véritable idée de démocratie représentative moderne, qui est, justement, la polémique fertile entre les Anciens et les Modernes. La pensée politique roumaine s'est retrouvée, d'un coup, dans la situation de concevoir un système dont elle n'en détenait aucunement la clef, est c'est en partie dû au fait qu'elle a négligé de tirer son parti de la réflexion, même mince et pauvre du point de vue quantitatif et qualitatif, qui avait été déjà produite dans le sillage philosophique de l'Ancien Régime. En revanche, elle s'était retrouvée, au cœur du bouillonnement intellectuel et politique français des années trente, devant un discours qui, en plus, servait très bien, et devait encore servir, l'agenda «révolutionnaire, national et démocratique» qu'ils s'étaient proposé. Les perceptions mêmes sur le politique et sur la notion de souveraineté en tant que vecteur principal de l'identité des citoyens dans l'État

¹ Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé...cit.*, pp. 42-53.

² François HARTOG, *Évidence de l'histoire...cit.*, p. 169.

des Modernes sont allées dans une direction qui n'a pas facilité l'acquisition de la démocratie libérale moderne.

Une deuxième direction qui a mis sur un faux chemin la réflexion démocratique roumaine a été le choix de la méthode. Au fait de brûler les étapes, une autre incidence sur la manière caractéristique de la lecture démocratique s'est ajoutée; il s'agit, tout simplement, d'un choix qui a marqué la perception sur les valeurs nationales et dont seulement la génération suivante a fait le «procès». C'est seulement Alexandru Xenopol, historien ou George Panu, écrivain, qui, dans les années soixante-dix du XIX^e siècle, ont fait la critique de cette manière de lire l'histoire comme une chaîne de causalités intégratrices, qui aurait comme point final l'avènement complet de la Nation démocratique. C'est ce que, pour le compte de l'historiographie française, Augustin Thierry ou François Guizot avaient déjà fait, dans une simultanéité par rapport aux théories qu'ils combattaient.

Et c'est seulement à partir de ce moment-là que les intellectuels roumains situés au cœur du débat concernant les voies de la modernisation pourront parler sur la base d'une certaine formalisation de l'espace des institutions, des droits et des libertés anticipées par les révolutionnaires de 1848, et sur la base d'une articulation de l'espace de protection de certains droits liés à la liberté d'expression (comme, par exemple, la disparition de la censure)¹. La démocratie on le voit bien, dépasse, en tant qu'aire conceptuelle, la simple détermination pratique des voies de sa mise en œuvre. Les équivoques de la modernité politique roumaine traversent ainsi les définitions successives de la démocratie que les intellectuels du XIX^e siècle s'approprient à forger, conjointement à un processus de reformulation institutionnelle. L'aventure institutionnelle roumaine, menée tout au long du XIX^e siècle, s'étend selon un schéma similaire, qui mène à la découverte de deux espaces radicalement différents pour ce qui est de leur développement². C'est ainsi que les «infrastructures»³ conceptuelles engendrées par le discours politique roumain de cette période ont touché plusieurs découpages de la démocratie: le sens des procédures représentatives, l'émancipation, l'idée moderne qui oscille entre le désir d'émancipation individuelle (direction privilégiée par les libéraux de I.C. Brătianu et aussi, dans un sens encore plus marqué, par les radicaux-démocrates de G. Panu) et celui de participation à la puissance sociale (dans le sens «hérité» de François Guizot et repris par les penseurs conservateurs). Le sens de la démocratie passe ainsi, successivement, à travers celui de la liberté des Modernes, de la liberté révolutionnaire des Nations – le cas, partiel, de 1848 et de l'union de 1859 – et de la liberté politique des individus agissant dans un espace institutionnel en construction.

¹ Cf. Ioan STANOMIR, *Nașterea Constituției. Limbaj și drept în Principate până la 1866*, Nemira, București, 2004, p. 346.

² Cf. Elena SIUPIUR, *Intellectuali, elite, clase politice moderne în Sud-Estul european. Secolul XIX*, Domino, București, 2004, p. 100.

³ Cf. Pierre ROSANVALLON, *La démocratie inachevée. Histoire de la souveraineté du peuple en France*, Gallimard, Paris, 2000, p. 33.